Women who do stuff.
La famille
Numéro 2

# Vieillir entre femmes

**Texte** Julia Gley et Anne-Marie Kraus **Photos** Lisotherme

À Montreuil, vingt femmes de plus de 60 ans vivent de manière autogérée et en non-mixité dans un bâtiment appelé « Maison des Babayagas ».
La militante féministe Thérèse Clerc l'avait imaginée comme une réponse politique et citoyenne aux enjeux du vieillissement et de l'isolement des femmes âgées autonomes. Ensemble, les Babayagas ont choisi d'exercer leur "mieux-vieillir" dans ce lieu de vie alternatif.

« La Maison des Babayagas est un cas exemplaire car elle montre que les volontés individuelles peuvent faire bouger les lignes », estime Edith Gaillard, maîtresse de conférence au Laboratoire d'études et de recherche en sociologie de Brest. La féministe Thérèse Clerc s'est battue pendant près de vingt ans pour ouvrir en 2012 ce lieu singulier, selon ses conditions. Car, comme l'analyse la sociologue : « La maison de retraite fait figure de repoussoir pour la génération des baby boomers, qui essaie de penser un autre modèle ». Cet habitat offre précisément une alternative au manque de diversité des lieux de vie au temps de la vieillesse, ainsi qu'un loyer modéré, grâce à un partenariat entre l'association des Babayagas, la Mairie de Montreuil et l'office HLM. Ce profil le rend unique en France. Son nom mystérieux également. La Baba Yaga provient des contes russes. Souvent assimilée à une sorcière, elle revêt les traits d'une vieille femme isolée. Pour la fondatrice, décédée en 2016, invoquer la Baba Yaga permettait alors de se jouer du lien fait entre femme âgée, féministe et sorcière : vieille et laide, grande gueule, insoumise à la sexualité menaçante... Ici, on ne trouve pas la marque du diable mais plutôt l'épanouissement au troisième âge.

## Vieillir entre femmes

La question de la non-mixité a longtemps fait débat dans la concrétisation du projet. Pourtant, « du point de vue des statistiques, la vieillesse est une affaire de femme », atteste la sociologue Edith Gaillard. Tout d'abord parce que l'on constate que les femmes vivent plus longtemps que les hommes et sont de fait confrontées à la solitude. Ensuite, parce que toutes les inégalités de genre se reportent au temps de la retraite : les pensions sont moindres à cause des écarts salariaux et des parcours professionnels interrompus par des grossesses. Ce phénomène nommé « plafond de mère » est explicité par Mona Chollet dans son essai *Sorcières* (éditions La Découverte, 2018).

Une fois les enfants partis du foyer, les femmes seules ne sont plus prioritaires pour obtenir des logements sociaux. La non-mixité a pour objectif de favoriser cet accès aux plus âgées. « S'il n'y avait pas cet immeuble dédié, je serais encore sur liste d'attente, et c'est le cas de toutes les femmes ici », retrace Catherine Vialles, arrivée en 2013. Elle qui appréhendait un « effet ghetto » estime que cette solution est un remède à la précarité. « Être sorcière, c'est inventer l'autre loi », affirmait Thérèse Clerc dans le documentaire *Sorcières, mes sœurs* de Camille Ducellier. En s'établissant dans un habitat participatif, social et non mixte, les Babayagas portent un modèle qui s'oppose aux inégalités du vieillissement.

Vivre entre femmes permet aussi d'élaborer une réflexion féministe afin d'échapper aux schémas de genre qui perdurent dans la vieillesse. Épouse, éducatrice, soignante ou en charge des tâches domestiques, les Babayagas se sont affranchies de ces rôles. « Certain·e·s pensent encore que la parole de l'homme est incontestable », déplore d'une voix sidérée Kerstin Emmanuelson, présidente de l'association des Babayagas. Pour toutes ces raisons, Edith Gaillard est catégorique : « La non-mixité, au-delà d'un positionnement féministe, ne devrait pas choquer. Elle permet de dévoiler des réalités sociales. » Les partenaires du projet ont tout de même imposé la présence mixte de quatre « jeunes » au sein de l'immeuble. « Et ils sont extras, ils ne s'imposent pas », s'empresse de préciser Catherine.

## L'âge de l'épanouissement individuel

Mina Vrillet, Babayaga artiste-plasticienne, insiste : « La Maison des Babayagas n'est pas une maison de retraite, ni même une "anti-maison de retraite", car ce mot ne nous définit absolument pas. C'est un habitat partagé entres femmes. » Une nuance qui a toute son importance pour ces femmes, particulièrement attachées à leur indépendance. Kerstin est d'ailleurs ravie d'habiter en plein centre de Montreuil : « Le cinéma est juste à côté, j'y vais trois fois par semaine ! », s'exclame-t-elle, avant de vanter les burgers du coin. Il semble primordial pour les Babayagas de profiter de leur troisième âge, que Kerstin appelle « période dorée », avant un éventuel départ en EHPAD ou en maison de retraite.

Différentes activités sont proposées sur place : « cours de yoga, tango, sophrologie, ciné club », énumère Catherine, qui regrette toutefois « que ce [soient] toujours les mêmes qui s'en chargent ». Elle précise d'ailleurs que l'existence d'espaces collectifs ne signifie pas forcément vie en communauté : avoir une vie en dehors est essentiel. « Cela pourrait vite être étouffant sinon. » Justement, selon Edith Gaillard, les habitats partagés impliquent de réussir à articuler l'intimité du « chez-soi » et la sécurité du « chez-nous ».

Un travail d'équilibriste, qui connaît des hauts et des bas, comme le confie Catherine : « Il ne faut pas mythifier notre histoire. Comme toute collectivité, nous avons nos soucis. Nous sommes assez enflammées. Les féministes sont impossibles à gérer. Avec l'âge, ça ne s'arrange pas », soupire-t-elle dans un sourire. Ce militantisme les rassemble pourtant : une bonne partie des habitantes participent aux marches féministes de la ville, côtoient le groupe Collages Féminicides de Montreuil et montent leur stand chaque année lors des activités du 8 mars. L'historienne Anne L. Barstow, dans son essai *Witchcraze*, écrit : « Si les chasses aux sorcières ont particulièrement visé des femmes âgées, c'est parce que celles-ci manifestaient une assurance intolérable. » Une description adéquate pour ces Babayagas, qui n'ont pas leur langue dans la poche et recherchent avant tout un bien-être, tant individuel que collectif. ■